

Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 22 octobre 1776

Expéditeur(s) : Frédéric II

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

Frédéric II, Lettre de Frédéric II à D'Alembert, 22 octobre 1776, 1776-10-22

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 13/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/2303>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitVous voilà accablé de vers dont je crois...

RésuméLui envoie des vers accordés à sa « douce mélancolie ». Attend avec impatience l'été pour le revoir. Rulhière à Berlin, s'informe de Nivernais, d'Anaxagoras, de l'Enéide de Delille. Plaisanteries sur « l'aventure » et le sexe de d'éon (références à Vergennes, de Pons, d'Olivet).

Justification de la datationNon renseigné

Numéro inventaire76.62

Identifiant876

NumPappas1578

Présentation

Sous-titre1578

Date1776-10-22

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
Publication de la lettre Preuss XXV, n° 175, p. 53-55
Lieu d'expédition Potsdam
Destinataire D'Alembert
Lieu de destination Paris
Contexte géographique Paris

Information générales

Langue Français
Source impr.
Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Non renseigné
Auteur(s) de l'analyse Non renseigné
Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

(352)

des amies : j'en ai perdu cinq ou six, j'ai pensé en mourir de douleur. Le hasard a voulu que j'aie fait ces pertes pendant les différentes guerres où je me suis trouvé : obligé de faire continuellement des dispositions différentes, ces distractions inévitables m'ont peut-être empêché de succomber à ma douleur. Je voudrais qu'on vous proposât quelque problème bien difficile à résoudre, afin que cette application vous forçât à penser à autre chose : il n'y a, en vérité, de remède que celui-là et le tems. Nous sommes comme les rivières, qui conservent leur nom, mais dont les eaux changent toujours. Quand une partie des molécules qui nous ont composés est remplacée par d'autres, le souvenir des objets qui nous ont fait du plaisir ou de la douleur s'affoiblit, parce que réellement nous ne sommes plus les mêmes, et que le tems nous renouvelle sans cesse. C'est une ressource pour les malheureux, et dont quiconque pense doit faire usage. Je m'étois réjoui pour moi-même de l'espérance que vous me

Pappas 1578

22 octobre 1776

(253)

donnez de vous voir ; à présent je m'en réjouis encore pour vous ; vous verrez d'autres objets et d'autres personnes. Je vous avertis que je ferai ce qui dépendra de moi pour écarter de votre souvenir tout ce qui pourroit vous rappeler des objets tristes et fâcheux, et je ressentirai autant de joie de vous tranquilliser, que si j'avois gagné une bataille. Non pas que je me croie un grand philosophe, mais parce que j'ai une malheureuse expérience de la situation où vous vous trouvez, et que je me crois par-là plus propre qu'un autre à vous tranquilliser. Venez donc, mon cher d'Alembert ; soyez sûr d'être bien reçu, et de trouver, non pas des remèdes entiers à vos maux, mais des lénitifs et des calmans.

Du même.

Potsdam, 22 octobre 1776.

Vous voilà affublé d'un satras de vers, dont je crois que vous vous

Bousens An VII 1799 t.I, pp. 333-336
22 octobre 1776 Frédéric II à D^r d'Alembert

1578
876

seriez passé. J'ai cru cependant que quelques réflexions assez graves pouvoient convenir à la douce mélancolie où je vous vois plongé. Ces vers ne demandent que d'être déchirés avant ou après leur lecture; c'est tout ce qu'ils méritent. Pour moi je vois la belle automne dont nous jouissons, avec impatience; je demande quand arrivera l'hiver, pour demander ensuite quand viendra le printemps; enfin, cet été qui me procurera le plaisir de vous revoir, et je dis :

Volez, volez, heures trop lentes
Pour mes rapides desirs.

Lorsque quelqu'un vient de France, par exemple M. de Rhulière, je ne m'informe pas de ce que font vos providences dans leur troisième ciel de Versailles, je ne demande pas si vos Mars subalternes à six sous par jour sont encachotés ou rossés à coups de plats d'épée; si vos vaisseaux regorgent dans vos ports, si les plumes croissent encore, si les manches et les poches des hommes haussent ou baissent, si l'on se frise

en bec de corbin ou en ruisseau; enfin, je passe cent choses de cette importance, pour demander, que fait le duc de Nivernois? comment se porte Anaxagoras? aurons-nous bientôt l'Enéide de l'abbé Delille? Voilà ce qui m'intéresse en France; le reste ne m'est rien. Mais, à propos, on assure que les garçons deviennent filles chez vous; on dit que pour parler correctement, au lieu de M. d'Eon, il faut dire mademoiselle d'Eon; enfin, qu'il se fait dans la nature des changemens étonnans. Voilà un sujet inépuisable de pyrrhonisme. Quoi, me dis-je, si la nation la plus éclairée de l'Europe se trompe sur les sexes, que sera-ce de nous autres? il faudra que M. de Vergennes fasse venir du Vatican le fameux *stercorarium* de St. Pierre, pour qu'on y fouille tous ceux qui sont destinés pour les affaires étrangères; et qu'on ne les admette qu'après le grave témoignage, *Pater habet....* Je ne sais où j'en suis avec notre marquis (ou marquise) de Pons: je suis indécis devant lui, si je dois l'appeler monsieur ou ma-

dame. Que deviendra l'exactitude grammaticale ? Si l'abbé d'Olivet vivoit encore, j'aurois recours à la plénitude de sa science ; à présent, je ne sais à qui m'adresser. Tout cela me rend si ignorant, si honteux, mon cher d'Alembert, que j'hésite à proférer une parole, crainte de dire une sottise. Je dirai donc, comme je ne sais quel philosophe, qu'après avoir bien étudié, j'ai appris à ne rien savoir. Bon dieu, si l'aventure de d'Eon étoit arrivée il y a dix-huit siècles en Judée, ç'auroit été un article de foi, que de croire à sa métamorphose : le ciel soit béni que ce miracle soit arrivé de nos jours ; c'est une sottise de moins qu'on épargne à notre croyance : mais, qui répondra des autres ? Ayez pitié du plus ignorant des hommes, et venez l'été prochain l'éclairer de votre lumière, le rassurer sur ses doutes, et sur-tout le réjouir par votre présence. C'est ce qu'attend de vous votre ancien admirateur.

Du

Du même.

Potsdam, ce 26 octobre 1776.

Il y a, mon cher d'Alembert, un vieux proverbe qui souvent n'est que trop vrai, « Un malheur ne vient jamais sans l'autre ». Je serois fort embarrassé d'en donner une raison passable ; ni plus ni moins l'expérience prouve que cela arrive souvent. Voilà madame Geoffrin attaquée de paralysie ; selon toutes les apparences, après avoir languï jusqu'à l'hiver, elle sera emportée par un coup d'apoplexie. J'en suis fâché pour vous et pour les lettres, qu'elle honoroit ; mais, mon cher d'Alembert, vous savez qu'elle n'étoit pas immortelle. A bien prendre les choses, les morts ne sont pas à plaindre, mais bien les amis qui leur survivent. La condition humaine est sujette à tant d'affreux revers, qu'on devroit plutôt se réjouir de l'instant fatal qui termine leurs peines, que du jour de leur naissance. Mais les retours qu'on fait sur soi-même sont affligeans ; on a le cœur déchiré de se

Tome I.

P

*Cet ouvrage se trouve chez les libraires
suivans :*

BASLE , J. DECKER.
BERLIN , MERTZ.
BORDEAUX , AUDIBERT, BERTEL et Cie.
BRESLAW , G. T. KORN.
FLORENCE , MOLINI.
GENÈVE , PASCHOD ; — MANGET.
HAMBOURG , P. F. FAUCHE et Cie.
LAUSANE , L. LUQUIENS.
LUCERNE , BALTHAZAR MEYER et Co.
LYON , TOURNACHON MOLIS.
MILAN , BAREYLE.
NAPLES , MAROTTA frères.
ORLÉANS , BERTHEVIN.
STOKOLM , G. SYLVERSTOLPE.
ST-PÉTERSBOURG , J. J. WEITERECHT.
VIENNE , DEGEN.

OE U V R E S
POSTHUMES
DE D'ALEMBERT.

TOME PREMIER.

PARIS ,
CHARLES POUGENS, Imprimeur-
Libraire , rue Thomas-du-Louvre ,
N.º 246.

AN VII. 1799 (vieux style).